

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Abbé Jean JACQUART. — *L'abbé Trublet, critique et moraliste, 1697-1770*, d'après des documents inédits. Paris, A. Picard, 1926, gr. in-8° de XIII-452 p. avec 2 portraits hors texte. — *La correspondance de l'abbé Trublet*. Documents inédits sur Voltaire, La Beaumelle, Malesherbes, Fontenelle, M^{me} Geoffrin, La Condamine, etc. Paris, A. Picard, 1926, gr. in-8° de XIX-164 p. (thèses de doctorat ès-lettres).

Les Goncourt ont appelé l'abbé Trublet « le plus fin critique du XVIII^e siècle ». En dépit d'une opinion aussi flatteuse, ses œuvres n'ont plus de lecteurs; néanmoins ce « témoin de la vie littéraire et mondaine » de son temps n'était pas indigne du travail et du zèle qu'a déployés pour le remettre à son vrai rang son nouvel, et sans doute définitif, biographe. Si sa personnalité comme écrivain ne pèse pas lourd, ses écrits, principalement ses *Essais de littérature et de morale*, expriment en perfection les idées et les goûts moyens des milieux qu'il fréquentait avec plaisir; et il en fréquenta de diverses sortes.

« Il entassait adage sur adage,
» Il compilait, compilait, compilait. »

Voltaire n'a pas tout à fait tort. Seulement, un compilateur qui fut censeur royal, que M^{me} Geoffrin recevait amicalement en son royaume de la rue Saint-Honoré, qui fut l'ami intime, le fidèle suivant de Fontenelle, comment, ayant d'ailleurs laissé une correspondance pleine de jugements et de faits inédits, n'aurait-il pas quelque partie pour nous retenir ?

M. Jacquart — il faut le reconnaître — ne semble pas se faire beaucoup d'illusions; il sait très certainement que, du point de vue de l'histoire générale, le grand attrait de ses deux livres vient de ce qu'ils fournissent des renseignements jusqu'à présent inconnus sur les salons et cafés littéraires avant 1750 et sur Fontenelle. Trublet, qui lui avait dû, en 1730, l'avantage de pouvoir pénétrer dans les salons, s'attacha aux

pas du spirituel égoïste et veilla sur sa phénoménale vieillesse avec une assiduité presque touchante, sans oublier au demeurant d'observer attentivement et de noter exactement jusqu'à ses moindres faits et gestes. Son journal manuscrit, que révèle M. Jacquart, contient des détails piquants, de psychologie et de physiologie, qui eussent ravi le carabin Sainte-Beuve.

Fils d'une famille extrêmement nombreuse, qui donna quantité de marins et de prêtres, de négociants et de magistrats, Nicolas-Charles-Joseph Trublet de La Flourie, né le 4 décembre 1697 à Saint-Malo, eut pour professeur de rhétorique, au collège des Jésuites de Rennes, le Père Guyot qui, un peu plus tard, se répandit dans la presse parisienne sous le nom de Desfontaines. Ce contact fut décisif pour sa carrière. L'enseignement de Desfontaines se distinguait par un absolutisme aussi injuste qu'impétueux, mais stimulant pour de vives intelligences, ne fût-ce que par le besoin de contradiction qu'il éveillait en elles. Trublet avait déjà fait son entrée dans la « république des lettres » par des *Réflexions critiques sur les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse* (en 1717), quand, avec une tranquillité sincère quoique dépourvue d'enthousiasme, il s'engagea dans les ordres; il reçut la prêtrise le 18 septembre 1723. Ses *Réflexions critiques* n'étaient pas passées inaperçues de tout le monde; elles lui procurèrent l'amitié de La Motte-Houdar et de Fontenelle. Relations passablement inquiétantes quant à la foi du jeune clerc! M. Jacquart, emboitant le pas à d'Alembert, nous assure qu'elle n'en souffrit pas, qu'elle était trop ferme. Après tout, c'est possible; en tout cas, retiré à Saint-Malo dès qu'il sentit les premières atteintes de la vieillesse, devenu chanoine et même archidiaacre, Trublet y faisait l'édification de ses confrères du chapitre; il y mourut le 14 mars 1770. Dans ses *Essais de littérature et de morale* et au cours de sa brève collaboration au *Journal chrétien*, il avait énoncé quelques pensées très orthodoxes et combattu les déistes, ce qui fit écrire à Voltaire : « Son journal chrétien a dû lui faire ouvrir les deux battants du paradis ». Le défunt et l'homme au « hideux sourire » s'étaient finalement réconciliés. Or, à cette date, avec plus de violence que jamais, Voltaire s'acharnait contre « l'infâme ». Ceci prouve à tout le moins que, sincèrement religieux peut-être, Trublet, comme tant d'ecclésiastiques ses contemporains, n'était pas très exigeant, M. Jacquart, à son tour, n'a pas voulu l'être trop pour lui.

Cette existence d'homme de lettres se passa presque d'un bout à l'autre hors de son pays de naissance. On ne voit même pas très bien ce qui, dans le tour d'esprit et de caractère du personnage, se ressent du tempérament breton. Mettons ce sérieux conservé parmi les frivolités les plus troublantes, cette constance unie à tant d'audace, et constatons que M. Jacquart a fait de très consciencieuses recherches, généralement couronnées de succès, pour retrouver toutes les traces de la famille de Trublet, pour montrer ce que furent ses premières et ses dernières années à Saint-Malo, ses années de collège à Rennes. A cet égard, il a très bien complété et même corrigé ce qu'avait écrit déjà René Kerviler. Son livre, dont feront très grand cas les amateurs du XVIII^e siècle et les historiens de la littérature française, nous appartient donc à nous aussi, d'autant plus qu'il ne saurait nous déplaire d'assister à la réhabilitation, sans admiration systématique, d'un Breton dont jusqu'à présent la réputation n'égalait pas les mérites. Ce sont là deux beaux livres. Nul ne sera surpris d'apprendre que l'Académie française a décerné l'un de ses prix les plus estimés à M. l'abbé Jasquart.

H. WAQUET.

Augustin COCHIN. — *Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne (1788-1789)*. Tome I. Histoire analytique. Tome II. Synthèse et justification. — Paris, Champion, 2 vol. in-8°.

Au bout d'un siècle et demi, bientôt, de régime parlementaire, nous savons à quoi nous en tenir sur l'opinion publique, ses ressorts et ses freins, sur l'art électoral, sur la réclame adaptée aux programmes politiques. Mais jusqu'ici l'ébranlement qui ouvre cette ère et qui aboutit à la réunion des Etats Généraux de 1789, était présenté comme sincère et spontané. Déjà cependant, en Bretagne, MM. Sée et Lesort avaient montré le caractère factice et apprêté des Cahiers de doléances, entre lesquels ils avaient reconnu des types et signalé des familles, ce qui supposait une campagne organisée de sollicitation et de pression sur les électeurs. Augustin Cochin a voulu aller plus avant. Il a scruté les « ficelles » cachées de la politique bretonne pendant l'année très agitée qui s'étend de